

Zebio Còtal

Guido Cavani







Titre d'origine : *Zebio Côtal*

© readerforblind srls, 2021

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-318-6

Dépôt légal : avril 2025

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Photo de couverture : Dave Bagnall Archive / Alamy Banque D'Images

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

Zebio Còtal

Guido Cavani

Traduit de l'italien par Muriel Morelli



/// 1 ///

ZUELLO CÒTAL, NÉ À SAN ROCCO, commune de Serra, avait été conduit dans la plaine à l'âge de neuf ans. Son père, Zebio Còtal, qui avait six enfants à nourrir, une épouse malingre et un bout de terre sur un coteau aride, avait pensé alléger le budget familial en envoyant son cadet servir chez un de ses frères, qui s'était enrichi en Amérique et avait acheté un domaine sur les rives du Pô. Ainsi, par un gris matin d'octobre, Zuello avait laissé sa mère en pleurs sur le seuil de la maison et était parti à pied avec son père vers sa nouvelle demeure, qu'il atteignit après deux jours de voyage.

Mais la famille n'avait pas été tendre avec le garçon, très vite, elle l'avait fait souffrir. Le salaire annuel se limitait au gîte et au couvert, et à quelques centaines de lires pour ses parents; dans le contrat, ni le nombre d'heures ni le genre de travail n'avaient été négociés, et dès le jour de son arrivée, l'enfant s'était toujours levé et couché à la lueur des étoiles, manipulant des outils plus lourds que lui, essuyant les semonces des femmes et les coups de poing des hommes avec cette résignation sourde propre aux êtres qui ne peuvent se défendre. Il n'était triste que lorsqu'il songeait

à sa mère, qu'il imaginait toujours sur le seuil de la maison, à pleurer et à l'attendre. Puis, à la fin de sa sixième année de service, quelque chose de nouveau se produisit. Bien qu'il n'eût que quinze ans, son corps se développa d'un coup. L'enfant chétif et maigre disparut dans d'autres volumes, d'autres formes : son dos s'élargit vers ses épaules ; les muscles de son cou, de ses jambes, de ses bras prirent du relief ; sa voix s'épaissit. La force trempa ses yeux clairs d'une lumière étrange. Il se mit à répondre aux femmes, à ne plus craindre les hommes. Il était toujours aussi volontaire à la tâche, mais quand il se sentait fatigué, il jetait ses outils et cherchait un coin d'ombre pour s'allonger. Les membres de la nombreuse famille d'Adrio Còtal commencèrent à s'inquiéter ; ils ne voyaient plus dans le gamin un parent, mais un serviteur qui, en grandissant, travaillait moins et mangeait davantage. Ils comprirent aussi que les semonces ne servaient plus à rien et qu'user de violence pour le soumettre devenait dangereux. Ainsi, leur cruelle indifférence pour cet intrus se transforma-t-elle en haine. Petits et grands, hommes et femmes, soudés par un accord tacite, attendaient l'occasion propice pour le renvoyer à son père.

Seul contre tous, Zuello avait deviné la situation et sentait lentement approcher la fin de la première aventure de sa vie.

Un jour, Adrio Còtal l'envoya au village acheter un sac de soufre.

– Vous me donnerez le cheval ! dit Zuello.

– Le cheval ! cria le vieux en faisant les gros yeux.

Il le toisa de la tête aux pieds et grogna de sa voix rauque d'alcoolique.

– Estime-toi heureux que je te laisse prendre la brouette quand tu mériterais que je te fasse porter le sac sur le dos!

Zuello le fixa durement quelques instants, mais sans broncher. Après avoir empoché l'argent, il prit la brouette et s'en alla.

C'était un beau matin de juin ; de la rivière invisible soufflait un vent frais et léger. Une fois au village, il acheta le soufre, chargea le sac dans la brouette, puis, considérant l'argent qui lui restait, décida de ne rentrer que le soir, à la fraîche, et de passer l'après-midi à sa guise.

Planté au milieu de la place, il observa avec envie les allées et venues des gens. Les paysans négociaient autour des colonnes des arcades ou assis aux tables des cafés ; les femmes entraient et sortaient des boutiques, se pressaient devant les étals des marchands ambulants ; les enfants se poursuivaient en piaillant, comme les hirondelles qui fusaient vers la tour de l'horloge. Lui seul n'était jamais libre ; ses mains tenaient toujours quelque chose : le manche d'une bêche, les poignées d'une charrue, les bras d'une brouette.

Le repos lui était compté comme le pain et il ne pouvait regarder que la terre.

L'ombre d'un vol de pigeons passa au-dessus de sa tête juste au moment où l'horloge de la tour sonna douze heures et les cloches de l'église midi.

Zuello saisit les bras de la brouette et se dirigea vers la rue la plus animée. La faim faisait courir les gens. Avec sa lourde charge, il gênait tout le monde, mais personne ne le regardait, personne

ne lui adressait la parole ; il avançait dans la direction que les autres semblaient vouloir prendre. Puis, tout d'un coup, il s'aperçut que la foule commençait à se disperser, et sur le pavé, il ne resta bientôt plus que lui, pieds nus, dépenaillé, fatigué, avec sa brouette qui grinçait comme un treuil rouillé. La rue débouchait sur une petite place herbue, aux trois quarts fermée par un grand mur décrépi collé à un vieil oratoire délabré par le temps, où l'on ne priait plus. Son toit moisi s'affaissait, menaçant de s'écrouler, sa façade était sillonnée de longues lézardes, sa porte écaillée et vermoulue avait la couleur de la cendre. Derrière le mur s'élevait un petit bois qui, de ses cimes sombres, jetait des bouffées d'air frais sur le pavé brûlant. Zuello arrêta sa brouette devant la porte de l'oratoire, entra dans l'unique échoppe située à l'angle de la rue par laquelle il était arrivé, acheta du pain et des fruits, puis s'assit sur les dalles bouillantes et dressa sa table entre ses jambes écartées. Tout en mangeant, il pensa à la ferme. À cette heure, la famille était sûrement en train de déjeuner dans la cuisine, noire comme la gueule d'un four, sous une nuée de mouches. Zuello avait l'impression de sentir l'odeur écœurante des navets bouillis, d'entendre le bruit de toutes ces bouches qui aspiraient le bouillon. Qui sait ce que le vieux, assis en bout de table sur son fauteuil rustique, pensait et disait de lui et de son retard ! Combien d'injures et de coups de poing sur la table !

Un gros nuage blanc apparut dans le ciel turquoise et regarda Zuello avec stupeur ; des gamins qui rentraient de l'école déboulèrent sur la petite place en brillant, et pendant quelques ins-

tants, ils s'arrêtèrent pour l'observer avec la même stupeur que le nuage, avant de reprendre leur course et de s'égailler dans la rue.

De cette même rue surgit un vieillard qui menaça les enfants en brandissant sa canne. Il avait le visage et les mains couleur terre sèche; son corps semblait perdu dans les hardes qui le couvraient, ses pieds nus étaient blancs de poussière. Il marchait lentement, telle une ombre, s'appuyant d'une main sur sa canne et de l'autre serrant contre sa poitrine l'ouverture du sac qu'il portait à l'épaule. Un chapeau sans forme ni couleur tombait sur ses yeux, une batelée de médailles liées par une ficelle pendait à son cou.

Arrivé devant la porte de l'oratoire, il laissa tomber le sac à ses pieds, se signa trois fois et s'inclina trois fois, puis s'assit sur la marche du seuil, à côté de Zuello.

Il dégageait une odeur âcre de sueur et de fatigue, cette odeur étrange qu'exhalent les fagots de bois sec.

– D'où venez-vous? lui demanda Zuello.

Le vieillard fit de sa main tremblante un signe vers l'horizon.

Le jeune homme continua à le regarder fixement.

Le vieux sortit de son sac un morceau de pain qu'il se mit à mâcher. Sous sa peau distendue et parcheminée, sa mâchoire remuait de façon anarchique. Il mangeait et parlait, accompagnant de gestes vagues des mots incompréhensibles. Durant les moments de silence, il secouait la tête avec une profonde tristesse et des lueurs étranges dans les yeux. Zuello commença à bâiller.

Les ombres du bois s'allongeaient sur le pavé, et avec elles, le jeune homme s'allongea dans la paix du sommeil. Il dort long-temps et profondément.

Quand il se réveilla, le vieillard avait disparu.

///2///

IL N'Y AVAIT PAS UN SEUL NUAGE DANS LE CIEL ; au fond de la plaine, l'air devenait plus limpide ; les premières ombres du soir se teintaient peu à peu de violet.

Zuello fit une bonne partie du chemin sans presque s'en rendre compte tant l'idée de ce qui l'attendait à son retour lui pesait.

De toute façon, il était résigné à son sort, quel qu'il fût. Il ne rencontra personne : les fermes devant lesquelles il passait semblaient vides ; dans les champs, pas une âme qui vive, pas une seule voix. Seule la brouette continuait à grincer plus fort à chaque tour de roue, comme si elle ne supportait plus sa charge ni cette route interminable. Au dernier virage, Zuello aperçut la plus jeune gamine de la maisonnée, qui se tortillait entre les ombres des arbres.

C'était une enfant de sept ans, aux yeux bleus et fourbes, aux cheveux roux, gros comme du crin. Elle le détestait.

Dès qu'elle le vit surgir, elle fila dans la cour où toute la famille attendait Zuello : les femmes accroupies devant le mur de la maison, entre les gerbes d'outils ; les hommes assis sur les charret-

tes, les jambes ballantes. Seul le vieux se tenait au milieu de la cour, contre le soleil, tête découverte et pieds nus, les bras le long du corps et les poings serrés comme deux masses.

Sans prêter attention à personne, Zuello conduisit la brouette sous le porche et s'avança vers la porte de la maison ; soudain, le vieux l'interpella de sa voix rauque.

– Vous avez besoin de quelque chose ? lui demanda le jeune homme.

– Oui, répondit Còtal. Où tu étais toute la journée ?

– Comment, vous ne le savez pas ? bredouilla Zuello en haussant les épaules.

– Oh que si, je le sais ! Rends-moi la monnaie.

Zuello déposa l'argent dans la main du vieil homme.

Còtal compta.

– Il manque deux cents liras !

– Non, il en manque cent.

Le vieux recompta, les mains tremblantes.

– Qu'est-ce que tu as fait de ces cent liras ?

– J'ai mangé.

Còtal écarquilla les yeux et lui allongea un coup de pied, que Zuello esquiva. L'un de ses fils, le plus âgé, sauta de sa charrette, et profitant que le jeune homme était de dos, lui asséna un coup de poing sur la nuque.

Alors Zuello sortit de ses gonds : il courut jusqu'au mur et s'empara d'une fourche.

Les femmes et les enfants s'enfuirent en hurlant.

Zuello ne bougeait pas.

– Si vous me frappez encore, je m’en servirai, dit-il.

– Pose cette fourche! cria le fils aîné d’une voix rauque.

Il était en sueur et ses jambes tremblaient.

Ses frères avaient eux aussi sauté de leurs charrettes et s’avançaient vers Zuello, menaçants.

– Attention, il pourrait vous faire mal, il est fou! cria une femme qui tenait dans ses bras un enfant en pleurs.

– Laissez-moi tranquille, implora Zuello. Je partirai ce soir, je rentrerai chez moi.

– Pose cette fourche! répéta le fils aîné.

Le jeune homme se sentit perdu: il laissa tomber la fourche et enfouit son visage dans ses mains. Tous se ruèrent sur lui.

– Donnez-lui une bonne leçon, cria le vieux en essayant de le frapper aussi.

Les femmes et les enfants s’étaient approchés pour profiter du spectacle.

Le remue-ménage dura quelques minutes. Quand le groupe se dispersa, Zuello gisait à plat ventre au milieu de la cour, la chemise hors de son pantalon.

Tous entrèrent dans la maison en déblatérant. Un feu couleur soleil mourant éclairait la cuisine noire. La mère servit la soupe; Còtal ordonna de tirer le vin; la joie envahit la famille.

Quand il n’entendit plus aucun bruit, Zuello se releva. La salive qui coulait de sa bouche était rouge sang; tous les boutons de sa chemise avaient été arrachés, laissant apparaître son torse

nu sur lequel pendait une médaille de la Vierge, attachée à son cou par un bout de ficelle.

Il cracha deux ou trois fois, puis regarda autour de lui.

Le soleil aussi s'en était allé. Il ne restait que le soir immense, et aussi loin que portait son regard, il n'y avait que la terre, redevenue primitive et solennelle comme si les hommes ne l'avaient jamais touchée.

Zuello s'approcha en boitant de la porte de la maison.

– Donnez-moi l'argent que vous me devez jusqu'à aujourd'hui, pleurnicha-t-il en se tenant à distance, de crainte de recevoir quelque chose sur la tête.

Le vacarme cessa et la voix rauque de Còtal s'éleva :

– Pour ce qui te revient, on réglera ça avec ton père.

– Dites-lui, Mirca, vous qui êtes la plus vieille, dit Zuello, que je ne peux pas faire un si long voyage sans un sou en poche!

Mirca vint sur le pas de la porte, avec un morceau de pain emballé.

– Tiens, déclara-t-elle, ça te nourrira.

Le garçon repoussa le paquet.

– Je n'en veux pas, de votre pain, balbutia-t-il.

– Alors va-t'en! hurla Còtal en donnant sur la table un coup de poing qui fit tinter la vaisselle.

Mirca éloigna le garçon de la porte en lui faisant signe de se taire.

Quand ils furent un peu à l'écart, elle déposa quelques pièces dans sa main et lui chuchota à l'oreille :

– Maintenant, pars sans rien dire, et ne refuse jamais le pain, qui partout est sacré. Que Dieu te vienne en aide.

Zuello opina plusieurs fois de la tête et se dirigea en boitant vers la route, humble et silencieux comme les ombres qui venaient à sa rencontre.